

PURE EN EAUX TROUBLES

Karima BERGER*

Tu es pure et cependant en nous, tu remues les eaux troubles. Toi, la plus pure, est-ce possible ? Allez, Isabelle, parlons de tes voiles, deux au moins : Ton nom de garçon et ton burnous. Parlons de tes voiles et de ce qui, nous femmes d'Algérie et d'islam, nous émeut et nous inquiète d'une inquiétante étrangeté — sans être sûre que ce sentiment soit éprouvé par les autres femmes, celles que l'on dit « libres » —, oui, parlons de ce trouble qui émane de toi, toi la plus pure. Parlons de ton voile, cessons de tourner autour du pot. Nous, nous avons refusé de porter le voile et nous avons rêvé de cavalier dans les rues d'Alger ou de Médéa à pas d'heure, chevaucher le désert, faire l'amour dans les dunes, fumer le kif au fond des cafés, prier dans la majesté des mosquées et pas dans des salles « réservées » aux femmes, séparées par des rideaux poisseux... Oui, nous avons rêvé de nos têtes libres, toutes en cheveux. Mais toi, tu triches un peu non ? Déjà à Genève, tu aimais signer : Marin Podoliski, une façon de commencer ta navigation. Tu aimais jouer, doubler, troubler, mentir, vivre quoi. Tu poses pour des photographies en marin ou en cheikh du désert, et quand on aime brouiller les pistes quoi de mieux qu'un désert. Tu poses et ton regard est vif, déterminé, tu nous dis : Oui, regarde-moi bien, je suis jeune, belle et mon corps veut incarner cet autre personnage que je veux être pour échapper à l'enfermement. Une seule fois, tu poses en femme, bédouine, alanguie et harnachée de voiles, de turbans et de colliers. Comme ça te va bien, tu es lourde et belle. C'est la seule fois. Sur toutes les autres photos tu es un homme, chef de tribu qui abuse l'œil du photographe ou jeune ouléma au visage grave et intense. Même sur ton lit d'hôpital, une de tes dernières photos... au fait, qui t'a affublée d'un fez aussi grotesque ? Était-ce à ta demande ? Craignais-tu que, malade et fragile, on reconnaisse la femme en toi ? En homme dans les images, en homme dans tes écrits. À l'exception des lettres que tu adresses à Slimène où tu parles en femme, en amante, oh toi que seul l'amour dévoile en sa nudité la plus pure ! Ou à Kenadsa, lorsque tu écris tes dernières lettres ou dans « Le paradis des eaux », cette nouvelle noyée de prémonitions funestes où une femme

* Karima Berger est écrivaine, auteure de plusieurs romans, nouvelles et essais tous inspirés par la double culture arabe et française de son enfance algérienne. Dans *Éclats d'islam*, elle écrit : « Je suis arabe et française, orientale et occidentale, musulmane et laïque, femme et écrivain... et tant d'autres choses encore... ». Femme des deux mondes, femme de dialogue avec d'autres femmes, elle a écrit *Les Attentives*, un dialogue avec la jeune juive Etty Hillesum mais aussi, avec la chrétienne Christine Ray, *Toi ma sœur étrangère*. Ce goût pour la figure de l'étranger et la confrontation des langues, des croyances et des sens la conduit à interroger la situation de l'exil et ses capacités spirituelles d'enracinement. Son dernier essai, *Hégires*, ravive l'Hégire du Prophète en 622 et éclaire d'un jour nouveau l'exil de l'homme contemporain. Bibliographie : *Les gardiennes du secret*, Albin Michel (à paraître) ; *Hégires*, Actes Sud, 2017 ; *Mektouba*, Albin Michel, 2016 ; *Les Attentives, Un dialogue avec Etty Hillesum*, Albin Michel, 2014 (éd de poche, 2018) ; *Toi, ma sœur étrangère, Algérie-France, sans guerre et sans tabou*, Le Rocher, 2012 ; *Éclats d'islam, Chroniques d'un itinéraire spirituel*, Albin Michel, 2009 ; *Filiations dangereuses*, Chèvrefeuille Étoilé, 2008 (Prix Alain Fournier) ; *La chair et le rôdeur*, L'aube, 2002 ; *L'enfant des deux mondes*, L'aube, 1998 (Prix du Festival du premier roman).



se meurt d'islam et de fièvre. Sinon, c'est à peine quelques lapsus mais peut-être sont-ils volontaires, c'est une longue étude qu'il faudrait faire sur ce passage d'un sexe à l'autre lorsque tu écris. Lorsque, enfin, tu foules la terre d'Orient et débarques à Annaba, tu vacilles de bonheur. L'islam t'attire dans ses rets les plus glorieux et t'envoûte, le premier appel de la prière entendu et tu tombes prosternée : « Dès les commencements extrêmes de ma vie arabe, la splendeur incomparable du Dieu de l'Islam m'éblouit... ». L'abandon à plus grand que soi, tu le pressentais de loin, tu le désirais mais tu n'avais pas imaginé combien il te rendrait la plus grande des libertés (qui comprend ça aujourd'hui ?). Tu te soumetts et veux t'annuler, effacer Isabelle, renaître grande, libre, autre et te convertir (ce mot a-t-il un sens pour toi ?), te dépouiller de ta nature occidentale, corrompue par la toute-puissance de la matière. Aussitôt installée, tu troques ton « stupide costume européen contre l'habit bédouin, commode et imposant », ce qui te permet « d'éviter la société fastidieuse des femmes arabes » et de te mêler aux hommes dont tu aimes « l'admirable calme et la grande intelligence toute islamique d'ailleurs ». Tu veux le pur, tu veux le sublime, tu veux le grandiose, tu veux « l'Ultra-d'abîme », tu veux que le dieu de l'islam soit Le plus grand (Akbar) et tu veux l'accueillir en toi et qu'il comble ton désir d'absolu. Mais tu t'interroges : le pur, l'absolu, peut-on les vivre cloîtrée entre de hauts murs ? Vivre comme les femmes d'ici ? Ai-je fait le voyage pour me tenir enfermée ? À ton ami Ali Abdoul Wahab tu écris : « Je ne me crois nullement obligée pour être musulmane de revêtir une gandoura [qui est en réalité un vêtement d'homme] et de rester cloîtrée. Ces mesures ont été imposées aux musulmanes pour les sauvegarder de chutes possibles et les conserver dans la pureté. Ainsi il suffit de pratiquer cette pureté et l'action n'en sera que plus méritoire, parce que libre et non imposée. » Tu ruses, Isabelle, tu ruses pour échapper au sort des musulmanes ! en quoi serais-tu plus forte qu'elles, ne pas craindre la chute et même plus, toi tu pratiquerais « la pureté » plus libre qu'elles, tu en serais même plus méritante encore. Ainsi tu veux résoudre ce paradoxe que tu devais affronter entre ta vie de femme libre et celle de femme musulmane ? Crois-tu que ton habitude de t'habiller en garçon à Genève peut se reconduire telle quelle en Orient ? À Genève tu ignorais le voile, tu en avais seulement l'intuition. Magnifique Isabelle ! À Genève, à dix-sept ans à peine, tu écrivais : « Mon corps est en Occident et mon âme est en Orient ». Aujourd'hui, je dirais : Ton corps est resté en Occident et seule ton âme a vraiment connu l'Orient. Mais après tout, n'est-ce pas cela qui t'importe ? Goûter des joies troubles et violentes, chevaucher ton alezan dans les confins de Bou-Saada ou de Aïn-Sefra provoquait en toi une volupté inédite : tu le chevauchais en apparence comme garçon et en secret, en femme. Eaux troubles. Trahison. Tu trompais tes amis mais c'est que tu étais en guerre contre l'ordre établi, ton nom de Mahmoud était un « nom de guerre » dira si justement Slimène. Et qui sait, peut-être aussi vengeais-tu leurs femmes enfermées, cette compagnie des femmes dont tu t'es privée, nous, les Fatma qui rêvions de toi et de ta liberté. Les eaux sont troubles comme l'est la transgression. Dis, Isabelle, tu as un peu triché non ? Les hommes et les femmes en pays d'islam vivent dans deux univers séparés, l'un où les hommes sont libres de leurs mouvements, l'autre pas. Quand une femme occidentale se convertit à l'islam et vit libre comme un homme, est-ce encore une conversion ou est-ce une imposture ou juste l'innocence d'une pure ? Tu n'as connu de ce pays que ses hommes, quelques femmes, rares, plutôt celles qui se tiennent dans la lumière comme Lalla Benaben qui dirigeait une école-ouvroir pour petites musulmanes ou Lalla Zaynab qui régnait sur la confrérie d'El Hamel et qui t'en impose par son autorité. Tu as aussi

bien connu les prostituées qui te fascinent par leur puissance ténébreuse, tu les a beaucoup aimées, on le sent, presque toutes tes personnages de femme sont des putains ou vont le devenir... Yasmina, tu as pris son parti de femme dominée et tu as voulu la libérer. Mais nous, en chair, cloîtrées, jalouses, sensibles à la moindre rumeur te concernant, tu nous as si peu aimées. Nous te regardions de derrière nos fenêtres parler et rire et marcher et fumer avec les hommes, envieuses de l'attention que tu leur portais. Je dois dire aussi que les femmes occidentales n'avaient pas plus de crédit pour toi, les Européennes de Ténès, tu dis les « détester... ce troupeau de femelles, névrosées, orgiaques, vides de sens et mauvaises ». Isabelle, qu'as-tu connu des recluses ? Ces prisonnières — tu les considérais comme telles — dans leurs maisons retirées, tu les ignorais et ne voulais aucun commerce avec elles, elles te rappelaient sans doute ta forfaiture, elles étaient le miroir musulman de ce que tu aurais dû vivre. Oh non ! Tu ne les as point aimées. Si tu savais pourtant combien elles t'ont désirée malgré ton peu de considération. Elles ne te voyaient que de loin et se passionnaient pour tout ce qui était rapporté de toi et de tes frasques. L'étrangère est toujours désirable. Mais toi davantage encore, redoublée d'étrangeté par tes noms et tes burnous et ta vie de musulman, sauvage, sans cesse naviguant entre les codes de ta nouvelle communauté ou les transgressant. Enviee même. L'homme qui voulut attenter à ta vie n'a-t-il pas dit de toi au tribunal que tu « apportais le désordre dans la religion musulmane » ? Dans sa déposition, il raconte comment un ange lui apparut pour lui dire que le dignitaire de la confrérie Si Mohammed el Lachmi, « était en route accompagné de Mademoiselle Eberhardt qui portait un costume masculin, ce qui est contraire à nos coutumes et ainsi semait le trouble dans notre religion ». La Justice t'avait convoquée pour juger l'assassin mais pour te juger aussi, toi, soupçonnée de semer le trouble et de complicité avec les confréries dissidentes. Lorsque le président du tribunal t'interroge « Dites-nous si le port du vêtement masculin par une femme est considéré comme une insulte à la religion musulmane ? », tu rétorques : « C'est considéré simplement comme inconvenant ». Le président : « Alors pourquoi le portez-vous ? » Tu clos d'un coup sec la question : « C'est pratique pour faire du cheval ». Dans tes *Journaliers*, le récit de ton agression et de la tentative de ton assassinat sont au masculin : « Je suis seul ! » écris-tu. Tu souffres de ta blessure, tu es si faible et tu pleures : « Sur mes joues coulent d'impuissantes larmes enfantines », puis : « Maman est morte... », puis encore : « Je suis seul, seul, pour toujours ». Nous les recluses, on ne cessait de t'épier, de te regarder, vivre ivre, d'islam et de liberté, voilée dans tes burnous, tes noms et tes identités... Celle restée dans ma mémoire car la plus continue d'entre elles c'est celle du « jeune Taleb venu en Algérie pour parfaire sa science islamique »... Quelle jolie ruse encore ! La science et la foi. Parée de ces deux atours, sublimes pour un croyant, qui pouvait oser t'entraver ? Tu éprouves beaucoup de joie lorsque d'autres jeunes talebs t'entourent avec dis-tu « ce très grand respect doucement fraternel que les Arabes témoignent aux femmes instruites... ». Mais alors, qui admirent-ils ici, le jeune taleb ou la femme instruite ? Qu'on t'admire en femme instruite te ravit. Tu vois, toi-même, tu t'y perds... Comme lorsque tu sermonnes ton époux : « Zouizou, je suis ta femme devant Dieu et l'islam. Mais je ne suis pas une vulgaire Fatma. Je suis aussi ton frère Mahmoud, le serviteur de Dieu et de Djilani⁴² plutôt que la servante de son époux qu'est toute femme arabe. » Tu tiens à ton autorité et affirmes ton choix de ne pas être n'importe

⁴² Le cheikh de la confrérie auxquels ils sont tous deux affiliés.

quelle servante et te débats ici dans ce portrait aux multiples identités désirées ou honnies. Tu as voulu te rendre transparente au monde, anonyme. Et tu as choisi le désert, le lieu même de l'anonymat, de l'exil et la route seule dis-tu est ta « vraie maîtresse ». Tu jouis d'elle et de la plasticité qu'elle procure à ton être : « vivre d'une existence double, celle souvent aventureuse du désert et celle calme et douce de la pensée, loin de tout ce qui peut la troubler ». Sais-tu, Isabelle, toute femme arabe rêve de sortir, retirer son voile, marcher tête nue — nue, aryana en arabe signifie nue — et ne pas être reconnue. La duplicité est leur arme. Mais pour ne pas être reconnues, elles doivent se voiler ! Comme toi, le paradoxe les tient, entravées qu'elles sont par la loi des hommes. Comme toi qui pour ne pas être reconnue — porteuse du sexe féminin — te revêts d'un burnous, comme toi, ces femmes rusent et se revêtent d'un voile qui les fait échapper à leurs gardiens pour aller en secret retrouver leur amant. Il y a de quoi se perdre dans cet art qu'ont les femmes de ne jamais vraiment se soumettre, leur intelligence du voile tu sembles l'avoir si bien assimilée. En vérité, je ne sais plus, il me semble dire une chose et son contraire, c'est que une femme et son voile c'est un jeu d'attrait et de répulsion, d'entrave et de libération, d'être et de paraître. Et moi, que veux-je dire alors que je prétends vouloir te dire les choses franco ? alors que rien n'est moins franco que dans un voile !

Cependant, mon intuition me dit ceci : Ton corps de femme n'a pas pénétré l'islam des femmes. Je te le dis franco, je te le dis comme un regret, oui je regrette que tu ne sois pas venue te baigner dans la pénombre de nos appartements ou dans les patios bruyants et riants, que tu ne nous aies pas rejointes dans nos travaux, tu aurais admiré nos doigts cavalant sur les métiers à tisser mieux que des serpents domptés ou pétrissant le pain des hommes ou chantant les contes illuminés de Dieu et de ses prophètes ou dansant en exaltant la force sacrée de nos ventres. Isabelle, as-tu jamais porté le voile ? Le vrai, j'entends, pas le burnous ni la gandourah ni le costume d'une jeune taleb. Une fois, une seule, tu t'es habillée en femme. Pour pardonner. À ton agresseur. Toi qui as fait le vœu de « pratiquer la pureté ». Lors du procès de celui qui a tenté d'assassiner « Mademoiselle Eberhardt, sujette russe », tu t'étais habillée en femme arabe. Le journal *La dépêche* dit seulement « en costume de femme indigène », il ne dit pas si tu portais le voile. Ironie de l'histoire, c'est en tant que femme que tu seras expulsée d'Algérie à la suite de ce procès. La loi a pris sa revanche, elle n'aime pas les eaux troubles. À Marseille lorsque tu épouses Slimène, tu te réjouis de ton vêtement de mariée : « Non pas en habit de femme mariée tout le monde sait que nous avons vécu ensemble lui écris-tu mais dans une robe de demi-deuil avec un gilet en satin lilas que je ferai faire, je laisse pousser mes cheveux et les ferai friser. Je me ferai faire un chapeau noir, forme d'homme, garni de lilas ». Et ainsi tu reviendras en Orient cette fois en Madame Slimène Ehnni, deux fois femme, sur ta carte d'identité et sur ton livret de famille. Et lui, Slimène, en amoureux, il joue aussi, comme toi, de toutes les gammes que tu lui as enseignées. Lorsqu'il te présente à ses collègues, il dit « Je vous présente Si Mahmoud Saadi... c'est là son nom de guerre. En réalité il s'agit de madame Ehni, ma femme. » Trois façons pour dire le mystère Isabelle. C'est qu'il goûtait avec toi et avec les autres cette comédie du sexe emplie de saveurs exotiques, comme tes camarades, comme Lyautey plus tard quand il parlera de toi « Cette bonne Mahmoud »... Ta duplicité satisfait en eux cette pulsion joueuse qu'ils n'osent pas pour eux-mêmes, engoncés dans leur costume mâle mais pour certains, plus fragiles, ton être est inspiré par le shaitan et mérite la mise à mort. De sa main assassine, Dieu merci, Allah t'a protégée. De ton costume, tu n'en parles pas ou très peu, ça ne te cause aucun

tracas, c'est d'une évidence pour nous, confondante. De même que le voile, parfois ici et là dans tes écrits, à propos des sœurs et les femmes de la famille de Slimène, de façon un peu méprisante d'ailleurs, des femmes un peu idiotes à force d'être enfermées pleines de leurs « babillages sots des femmes ».

Et moi, je les entends les sœurs de Slimène : Elle est si jolie et son visage est si finement dessiné, dommage qu'elle s'affuble de serouals et de guennours... pour ne pas qu'on reconnaisse qu'elle est une femme. C'est qu'elle l'a lu son Coran ! Elle l'a entendu son Prophète ! quand il a demandé à ses femmes de se voiler pour se faire reconnaître comme différentes des prostituées et ayant, grâce à l'islam, retrouvé leur liberté ! Au fait, il aurait pu aussi bien leur demander de s'habiller en hommes ! Oui, Isabelle, son burnous c'est son voile ! c'est sa manière à elle de se soumettre. Moi, je rêverais de la voir dans un caftan de velours, du khôl dans ses yeux, Slimène en sera plus fou encore ! Comme j'aimerais lui raconter nos histoires et l'inviter à venir danser dans la lumière qui effuse de nos nuits. Moi j'aimerais la parfumer, tu imagines ? elle doit sentir les chevaux, la poussière, les hommes, le kif... Pouah ! T'inquiètes ! Slimène je le connais très bien, il devait sévir, de ce côté-là, on peut lui faire confiance, comme le Prophète il aimait l'ambre et l'encens dont il devait inonder le corps de sa belle. Et l'amour, elle aime ça, ça se voit, pas besoin de la pleine lune pour voir de près ! à ton avis, comment fait-elle l'amour ? Slimène est si beau en spahi, rouge flamboyant pour la Roumia, elle ne doit pas lui résister, et lui, tu imagines, comme dans Les 1001 nuits, il croit qu'il va prendre un garçon et c'est une femme qui se dévêt devant lui ! C'est ça la science des femmes et de l'amour... Il se laisse faire... pour lui, c'est du miel, la loi des amoureux s'appelle Volupté tant qu'elle se vit dans le secret. Au fait, et sa foi à Isabelle ? à Mahmoud tu veux dire ? oui sa foi de musulmane ? ou de musulman tu veux dire ? je ne sais plus, je me perds, elle nous perd... Et si on l'invitait à une séance de dhikr, elle viendrait à coup sûr. Oui, mais seuls les hommes y sont autorisés ! Toujours elle supplie Slimène Oh mon Zouizou, si tu m'aimes, « rapporte-moi des dhikr... j'en ai plus besoin que du pain ». Pardon ma sœur, des dhikr et... du kif ! Alors là ! on a aucune chance qu'elle nous rejoigne, on n'a ni l'un ni l'autre ! Et puis, ce nom de... Mahmoud Saadi, quelle idée ! Oui, si elle était venue nous voir on l'aurait appelée Saâdia, la bienheureuse, mais elle a choisi Mahmoud ! un nom qui n'a pas son féminin ! Le louangé n'existe qu'au masculin, tiens, c'est drôle, il n'existe pas de Mahmouda ! À notre Saâdia, on lui aurait raconté les hommes, comment dans le dedans de nos maisons ils se tiennent tranquilles et quand la nuit vient, comment ils se défont en silence et déposent leurs armes contre nos flancs. Mais qu'a-t-elle besoin de vos platitudes ! elle la reine des alcôves ! la surdouée de l'amour, celle qui dans l'intimité, sait faire oublier l'austérité de son costume, une vraie amoureuse, une vraie fille, une vraie sœur et pour Slimène elle chante toutes les gammes : « Je suis tout pour toi, mon seigneur, maître de mon âme. Je suis ta servante et ta reine »... Et tu penses vraiment notre pauvre p'tit Slimène capable de lui résister ? Isabelle, ton âme est en Orient mais ton corps est resté en Occident, sauf dans l'amour où tu es si pure que ton corps en vérité, n'est ni d'Occident ni d'Orient. Seul, l'amour t'aura rendue à ton sexe : « C'est lui que j'aime d'un amour absolu, aussi profondément doux et attendri qu'il est ardent », l'amour seul baigne en eaux claires et te fait éprouver, peut-être même goûter « la subordination de la femme à l'homme » au

point de confesser ta mécréance d'amoureuse : « C'est le seul point où je suis kefera »⁴³. Kefera en amour c'est aimer un autre que Lui. Et cet autre, en femme rusée que tu es, tu le nommes Mon Rouh', mon âme, pour que jamais Lui, ne soit oublié. Autre chose encore, autre chose mais pas la dernière... car qui peut prétendre avoir le dernier mot ? Ton être est voué à déjouer les prisons du



nom, du costume, du sexe, de la culture, de la religion, de l'origine et de toute détermination sous quelque forme que ce soit, qui peut accoster la rive que dessine ta vie de femme ? Tu es comme une dune de sable que j'arpente et qui renouvelle sa forme sous chacun de mes pas. Aucune identité ne pourra épuiser la forme terrestre que ton âme a empruntée. Alors j'erre avec toi dans le désert des identités, et dans le sans-nom de ce désert me vient une révélation. Écoute :

Ce n'est ni demi-conversion, ni triche, ni mensonge qui te caractérisent, tout ça c'est de la vulgaire moraline dictée par l'envie, la jalousie. C'est un reproche brutal et injuste. Aujourd'hui, enserrée dans les durs rayons de ta pureté, noyée dans ces eaux troubles de tes noms, je vois un coin du voile se soulever. Ton affaire, ce n'est pas une demi-conversion, c'est une conversion totale, radicale. Et pour la rendre la plus pure, la plus absolue, tu as rusé. Comme ruse celui qui veut « pratiquer la pureté » en toute liberté, il se revêt de haillons et s'exile, il est le fidèle d'amour qui met un voile entre lui et la société pour ne désirer que la face de Son seigneur.

La seule photo d'Isabelle Eberhardt habillée en femme « indigène » pour les besoins d'une séance de pose.

⁴³ *Écrits intimes*, p. 93.